



# Marguerite Neerman-Arbez : entre génétique et art dramatique

PAR MARIE-JEANNE KRILL

PHOTOS MARTINE GAILLARD

**Cette professeure boursière du FNS à l'Université de Genève a renoncé à une carrière de comédienne au profit de la recherche. Grâce aux subsides Marie Heim-Vögtlin du FNS, elle n'a toutefois pas eu à choisir entre carrière et famille.**

« Sans mentir, il n'y a pas un matin où je n'ai pas envie d'aller travailler. Il n'y a aucune routine dans ce métier. On est sans cesse surpris. C'est ce qui est fascinant. » Lorsqu'elle évoque ses recherches sur l'afibrinogénémie, une maladie de la coagulation sanguine qui ressemble à l'hémophilie, Marguerite Neerman-Arbez s'enflamme. « L'espoir de trouver une thérapie génique pour soigner cette affection est réel. Même s'il est difficile de dire quand elle sera au point. »

Aujourd'hui professeure adjointe suppléante et professeure boursière du FNS au Département de médecine génétique et développement de l'Université de Genève, cette jeune femme de 38 ans a réussi à identifier en 1999 le gène responsable de cette maladie héréditaire. Une découverte très remarquée dans le milieu de la génétique et qui lui a valu plusieurs distinctions internationales. « Il y a eu une part de chance dans cette découverte, note-t-elle. C'est un facteur qui entre en ligne de compte lorsqu'on fait de la recherche. Mais la clé de la réussite, c'est la persévérance. Il faut aussi être passionné et ne pas compter ses heures. »

Cette passion pour la génétique, Marguerite Neerman-Arbez la nourrit depuis l'adolescence. Elle s'y est intéressée dès l'école, quand elle a commencé à

étudier les lois de Mendel sur la transmission des caractères et des mutations d'une génération à l'autre. Née en Angleterre, elle a, à l'âge de 14 ans, suivi sa mère à Genève lorsque cette dernière a obtenu un poste à l'ONU. Après un baccalauréat scientifique au Lycée international de Ferney-Voltaire, elle a ensuite entrepris des études de biologie à l'Université de Genève, mais sans viser

## Un programme qui atteint ses objectifs

Les subsides Marie Heim-Vögtlin du FNS sont destinés à soutenir des chercheuses dont la carrière a été retardée, le plus souvent pour des raisons familiales. La Commission de l'égalité du FNS a fait évaluer ce programme par une étude externe. Bilan : ce soutien atteint pleinement ses objectifs. 86 pour cent des femmes encouragées sont restées professionnellement actives, 64 pour cent d'entre elles dans une université ou une haute école spécialisée. Le programme tient compte de la variété des carrières professionnelles des femmes. Et, détail intéressant, celles qui bénéficient du programme MHV ont plus d'enfants que la moyenne. 117 bénéficiaires des années 1991 à 2002 ont été interrogées, et 92 d'entre elles ont fourni des réponses. **em**

L'étude peut être consultée sur : [www.snf.ch/fr/wom/wom\\_enc.asp](http://www.snf.ch/fr/wom/wom_enc.asp)

de prime abord une carrière académique, ni un poste dans la recherche. « Je ne me voyais pas du tout professeure à l'âge de 40 ans », précise-t-elle. Au sein de sa famille franco-irlandaise où l'on cultive la fibre artistique – elle a un frère musicien de jazz –, elle estime d'ailleurs être un cas un peu particulier.

« Je ne me voyais pas du tout professeure à l'âge de 40 ans. »

Reste que si la génétique l'a toujours fascinée, elle a aussi hésité un temps à embrasser une carrière d'actrice. « J'ai suivi les cours du Conservatoire d'art dramatique de Genève. A un moment donné, j'ai dû choisir et je me suis dit que s'il était possible de travailler dans la recherche et de faire du théâtre à côté, l'inverse n'était guère possible. J'ai donc opté pour la recherche. » Et, aujourd'hui, sa formation de comédienne lui est fort utile lorsqu'elle donne des conférences publiques ou anime des cafés scientifiques, des activités qu'elle apprécie tout particulièrement. « Expliquer, aider les gens à se faire une opinion sur le thème controversé des biotechnologies, j'adore cela. Nous n'avons rien à cacher. Lorsqu'on est financé par des fonds publics, on a le devoir d'informer. »

Si elle a dû choisir entre théâtre et recherche, Marguerite Neerman-Arbez n'a en revanche pas eu à choisir entre carrière et famille. Mère d'un garçon de 10 ans et d'une fille de 8 ans, elle a demandé, à la naissance de son fils en 1996, à pouvoir bénéficier des subsides Marie Heim-Vögtlin du FNS. Cela lui a permis, pendant trois ans, de réduire son



## «Lorsqu'on est financé par des fonds publics, on a le devoir d'informer.»

temps de travail pour s'occuper de ses enfants en bas âge. « Sans cette aide, je n'aurais pas pu rester active dans la recherche à un moment charnière de ma carrière et celle-ci en aurait forcément pâti. Dans un domaine qui progresse aussi rapidement que la génétique, il n'est pas possible de décrocher. Il faut rester sur le bateau, continuer à publier, à participer à des congrès. Sinon, on nous oublie très vite. »

Son parcours demeure néanmoins atypique. Elle n'a ainsi pas effectué de formation postdoc à l'étranger. « Ma situation de famille m'en a empêchée. Avec des petits enfants et un mari directeur général d'une grande entreprise informatique à Genève, ce n'était pas possible. » Elle considère toutefois que cela n'a pas été un handicap pour elle et qu'il y a plusieurs manières de faire son chemin. « Grâce à Internet, les séjours à l'étranger sont moins importants. Il est en revanche indispensable de participer à des congrès internationaux, de faire

connaître ses projets, d'établir des collaborations avec des chercheurs d'autres pays. »

Membre de la Commission pour la promotion de la femme à l'Université de Genève, elle tient à montrer qu'il est possible de mener de front vie de famille et carrière académique, même si cela reste difficile, surtout pendant les premières années, lorsque les enfants sont petits. « J'ai la chance de former une équipe avec mon mari. Il m'a toujours soutenue et réciproquement. Il faut savoir s'organiser. Mais les horaires à l'université ont l'avantage de la souplesse. Ils permettent de s'adapter quand on a un enfant malade. »

### Une motivation supplémentaire

Et le fait d'être mère de famille peut aussi être un atout dans la recherche. Dans son cas, cela lui permet, elle en est convaincue, de mieux comprendre les préoccupations des parents des enfants touchés par la maladie sur laquelle elle travaille. « Derrière la recherche, il y a des gens, des patients que l'on aimerait aider. Et c'est bien sûr une motivation supplémentaire pour avancer et obtenir des résultats. » ■